

Troisième millénaire

Les documents produits par Homo *religiosus* au 3^{ème} millénaire et qui nous sont parvenus, proviennent des mêmes zones géographiques de l'Eurasie que ceux qu'il rédigea au 4^{ème} millénaire : Mésopotamie, Égypte, Inde.

De son exploration du monde divin, il tire une nouvelle série d'affirmations de foi, sorte de premier « Credo ». Il se met aussi à préciser sa relation avec ses dieux et à mettre au point une série de techniques pour connaître leur volonté.

3.1	Dès ~2700	Mésopotamie Égypte Inde	Homo <i>religiosus</i> livre les premiers documents écrits de ses pratiques divinatoires, de son utilisation de la magie et des exorcismes.	2
3.2	Dès ~2600	Mésopotamie	Les Hommes ? Rien d'autre que des serviteurs auxquels les dieux accordent pour seul bonheur celui de jouir de leur bref passage sur Terre. Premières explications du Mal.	8
3.3	Dès ~2380	Égypte	Premier « Credo » et premier mythe de la Création.	12
3.4	Dès ~2334	Mésopotamie	Une entrée miraculeuse dans la vie et une théogamie pour légitimer une prise de pouvoir.	18
3.5	~2181 - ~2022	Égypte	La vie éternelle offerte à tous.	20
3.6	Dès ~2030	Mésopotamie	Les dieux vivent toutes les facettes de l'amour.	24

3.1

Dès ~2700

Mésopotamie, Égypte, Inde

Homo *religiosus* livre les premiers documents écrits de ses pratiques divinatoires, de son utilisation de la magie et des exorcismes

En Mésopotamie

Pratique de la divination

Les Mésopotamiens n'étaient pas des mystiques. On ne les voit pas, dans leurs documents du troisième millénaire, porter un intérêt quelconque à une quête du divin. Très prosaïquement ils considéraient les dieux comme leurs patrons dont ils devaient assurer l'entretien. Pour assurer cette tâche aussi bien que possible, ils cherchèrent, en bons serviteurs, à connaître les désirs, souhaits et volontés que ces patrons leur communiquaient par le biais de messages. Encore devaient-ils apprendre à les déchiffrer ! Avec le temps ils excellèrent dans cet art.

Les premiers témoignages d'une telle pratique sont des témoignages indirects. Ils se trouvent dans des documents qui ne concernent pas directement la divination, mais l'administration, le militaire, le politique... Dans ces documents, leurs auteurs signalent qu'ils « ont pris les présages » et que ceux-ci sont bons ou mauvais pour telle entreprise projetée ou alors qu'ils ont consulté un devin. Les plus anciens remontent vers 2700 et se trouvent gravés sur des tablettes trouvées dans la cité-État d'Ur.

Les plus anciens témoignages directs remontent à la seconde moitié du troisième millénaire.

Puis, à partir de la seconde moitié du II^e millénaire, la pratique de la divination se généralisa et se diversifia au point qu'un millénaire plus tard, sur les 1 500 titres retrouvés dans la fameuse bibliothèque d'Assurbanipal (668 - 627), plus de 300 ouvrages étaient consacrés à la divination. Empirique en ses débuts, celle-ci avait pris un caractère quasi scientifique.

Pour quelles raisons les Mésopotamiens pratiquèrent cet art divinatoire avant et plus que tous les autres peuples ?

La première est peut-être à chercher dans la géographie et l'histoire de cette région du Proche-Orient. Nous l'avons déjà noté, vaste plaine alluviale et carrefour entre l'Orient et l'Occident, elle procura d'immenses richesses à ses habitants, richesses que ne cessèrent de convoiter les peuplades des montagnes qui l'encerclaient. Son histoire n'est donc qu'une suite d'invasions, de guerres, de royaumes et d'empires qui surgissaient pour s'écrouler presque aussitôt. Son histoire nous apprend aussi que ses souverains aimaient faire la guerre et qu'ils ne s'en privèrent pas. S'ils comptèrent sur leurs forces armées et leur diplomatie, ils comptèrent aussi et avant tout sur leurs dieux qui, à leur exemple, aimaient se battre. Aussi n'est-il pas étonnant que, dans ce contexte fort troublé, ces Mésopotamiens recoururent à la divination pour connaître leur volonté, s'ils allaient leur donner ou non la victoire. Il n'est pas étonnant non plus que leurs peuples s'adonnèrent, eux aussi, à la divination. Premières victimes de ces guerres incessantes, ils voulaient savoir de quoi leur lendemain serait fait.

La deuxième raison est religieuse. Ces anciens Mésopotamiens croyaient profondément que les dieux avaient établi pour chaque mortel et pour chaque royaume, du plus petit au plus grand,

un plan de vie. Un de leurs mythes raconte que, chaque année, ils se réunissaient dans la « Salle-des-Destinées » et fixaient d'un commun accord le sort de chaque homme et de chaque royaume pour l'année à venir.

Mais leurs décisions n'étaient pas définitives, irrévocables. Tout n'était pas écrit d'avance. Les Mésopotamiens ne croyaient pas au Destin inexorable. Si les grandes étapes étaient fixées, les chemins pour les parcourir étaient nombreux et divers. Car les dieux pouvaient changer au gré de leurs humeurs, et les hommes, par leurs prières, leurs offrandes ou des rites magiques, pouvaient peser sur leurs décisions.

Pour connaître ces arrêts divins les Mésopotamiens mirent au point toute une série de techniques divinatoires. Vivant dans un monde encore enchanté, ils croyaient que leurs dieux, maîtres du monde, maîtres de toutes choses, se plaisaient à leur transmettre leurs messages en utilisant comme écritaires tout ce qu'ils avaient « sous la main ». À eux de les déchiffrer.

Il s'agit donc d'une divination déductive. Ce mode de communication fut le plus fréquent et se divisa en de nombreuses spécialités :

- L'astrologie cherchait à lire les messages écrits dans le Ciel.
- L'oniromancie interprétait les messages transmis par des rêves.
- L'ordalie consistait à faire subir une épreuve à un accusé. S'il la surmontait, c'était que les dieux témoignaient de son innocence.
- L'extipicine cherchait à lire les messages divins dans l'examen des organes d'un animal sacrifié.
- L'hépatoscopie les cherchait dans le foie d'un animal sacrifié.
- La tératomancie les cherchait dans l'interprétation des aspects anormaux d'un individu ou d'un animal.
- La physiognomonie les cherchait dans l'aspect extérieur d'un individu.
- La libanomancie tirait les présages de l'examen des figures formées par la fumée d'un encensoir.
- L'aleuromancie examinait les dessins formés par de la farine jetée sur un vase rempli d'eau.
- La lécanomancie interprétait les dessins formés par de l'huile versée dans une coupe remplie d'eau.
- La clédonomancie était l'art de lire un message dans un bruit insolite quelconque.
- La chronomancie consistait à déterminer quels jours étaient fastes et quels autres néfastes.
- L'orthinomancie consistait à lire les messages en examinant le vol des oiseaux.
- La météoromancie les déduisait de l'examen des phénomènes météorologiques.

Ces croyances donnèrent naissance à un véritable corps de devins professionnels, de spécialistes de ces diverses disciplines, les bârû, qui se mirent à collationner tous les présages et les événements bons ou mauvais qu'ils étaient censés annoncer. Ils cherchèrent ensuite à savoir s'ils se répétaient, car de leur répétition dépendait si le message avait été correctement lu.

Et le tout classé, avec une extrême minutie, en faisant varier par des détails de situation, de localisation, d'importance, de grosseur, de couleur, etc., le phénomène essentiel. Par exemple, s'il s'agit d'un nævus, d'un grain de beauté : sa taille, sa coloration, son emplacement : sur le visage, le front, le corps, les bras, les jambes ; à droite, à gauche, etc. La plupart des « traités divinatoires » s'enflent de la sorte en un volume considérable. Celui d'oniromancie (divination par les rêves) faisait onze ou douze tablettes ; celui d'astrologie, soixante-dix ; celui des aléas de la vie quotidienne, au moins cent dix — ce qui donne plus de vingt mille lignes, et autant de cas de figure, puisque chacun remplit une ligne¹.

¹ Bottéro Jean, *L'Orient ancien et nous*, Paris, Éd. Albin Michel, 1996, p. 67.

Quelques exemples tirés d'un traité de physiognomonie :

S'il a le visage congestionné — son frère aîné mourra.

Si de même et qu'en plus son œil droit est injecté — son père mourra.

Si de même et qu'en plus son œil gauche est injecté — ce qu'il aura hérité de son père prospérera.

Si de même et qu'en plus son œil droit est fixe — dans une ville étrangère, les chiens le dévoreront².

Autres exemples tirés du traité des présages relatifs à l'aspect des nouveau-nés :

Si une femme met au monde un mort-né : il y aura épidémie.

Si une femme met au monde un crétin : il y aura disette.

Si une femme met au monde une boiteuse : la maison de l'intéressé sera ruinée.

Si une femme met au monde un aveugle : il y aura des troubles dans le pays³.

Cet art divinatoire mis au point après un immense travail de compilation et de réflexion peut sembler à nos yeux « désenchantés » totalement vain, fantaisiste, dépourvu de toute valeur. Il ne l'était pas aux yeux encore « enchantés » de ces Mésopotamiens qui croyaient à l'omniprésence et à l'action de leurs dieux dans tous les instants de leur vie. Témoin la masse des quelque trente mille documents découverts à ce jour concernant cet art divinatoire.

En Égypte

Comme l'affirmait Hérodote, l'Égypte devait probablement au Nil non seulement sa fertilité, mais aussi le développement de nombreuses sciences et techniques. Pour déterminer la date exacte de la crue du fleuve, il fallait observer la position des étoiles. Pour noter ces observations, il fallait des idéogrammes. Pour replacer chaque année les bornes noyées, il fallait connaître l'arpentage. Ainsi naquit une élite intellectuelle d'astronomes, de mathématiciens, d'ingénieurs, tous formés dans la caste sacerdotale qui détenait le monopole du savoir⁴.

De l'astronomie, les prêtres passèrent tout naturellement à l'astrologie pour le compte du pharaon. Dès la XII^{ème} dynastie (~1994 - ~1797) un oracle quotidien lui était rendu, tels, par exemple, ces oracles adressés aux pharaons de la XIX^{ème} dynastie (~1292 - ~1188).

4 de paophi⁵ : maléfique, maléfique, bénéfique. Ne sors pas de ta maison. Celui qui naît aujourd'hui, meurt aujourd'hui par contagion.

5 de töbi : maléfique, maléfique, maléfique. C'est le jour où les grands sont brûlés par la déesse Sechat. Fais des offrandes à Shou, Ptah et Tahout ; brûle de l'encens sur l'autel pour Rê et les dieux de sa suite⁶.

En Mésopotamie et en Égypte

Magie et exorcisme pour conjurer la maladie

Mésopotamiens et Égyptiens ont construit, certes, de brillantes civilisations, mais pour la plupart d'entre eux, il ne faisait pas bon vivre sur les bords de leurs fleuves au climat humide et chaud. Bien qu'ils aient produit et amassé des richesses extraordinaires, leur espérance moyenne de vie ne dépassait pas celle des humains de l'époque : une trentaine d'années. L'examen clinique de momies égyptiennes nous révèle que toutes sortes de maladies les

² *Ibid.*

³ Cité par Bottéro Jean, *La plus vieille religion en Mésopotamie*, Paris, Éd. Gallimard, 1998, p. 338.

⁴ Lenoir Frédéric et Ysé Tardan-Masquelier, *Encyclopédie des religions*, Paris, Éd. Bayard, 2000, t. 2, p. 1589.

⁵ Paophi : mois courant du 18 août au 16 septembre, töbi : mois courant du 16 novembre au 15 décembre.

⁶ Cités par *Ibid.*, p. 1590.

frappaient : la variole, la lèpre, la bilharziose, la dysenterie, le trachome qui rend aveugle. Une armée de parasites et de vers rongeaient leurs corps...

Pour mieux combattre ces maux, très vite, médecins mésopotamiens et égyptiens consignèrent le savoir que leurs ancêtres leur avaient transmis oralement de génération en génération, ainsi que leurs propres observations. Plusieurs de leurs traités médicaux qu'ils ont rédigés entre 2000 et 1500 nous sont parvenus. Ils sont en grande partie des compilations de textes plus anciens :

Mésopotamie : *Traité de diagnostics et de pronostics médicaux* (~1800).

Égypte : Papyrus IV et V du Ramésseum (~1900), papyrus de *Kahun* (~1850), papyrus *Edwin Smith* (~1600), papyrus *Ebers* (~1550) Papyrus *Hearst*⁷ (~1550), de *Berlin* (entre 1350 et 1200) ...

Les papyrus de *Kahun*, *Smith*, *Ebers*, *Hearst* et de *Berlin* contiennent plus de 1200 recettes et diagnostics. Leur examen révèle que la pharmacopée des uns et des autres n'avait rien d'extraordinaire ni de particulier. Les remèdes qu'elle proposait remontent à la Préhistoire. Et leur chirurgie se résumait à inciser des abcès, à réaliser de sutures, à poser des drains et des attelles. Il n'est donc pas étonnant que, pour se soigner, pour se préserver des maux inhérents à l'existence humaine, Mésopotamiens et Égyptiens firent appel, comme assurément tous les peuples, leurs contemporains, à un savoir qui se perd dans les brumes de la Préhistoire : la magie⁸.

Pour les Mésopotamiens, leurs dieux étaient des dieux justes. Ils punissaient les pécheurs directement ou par l'intermédiaire de démons en venant les tourmenter dans leur corps. On peut lire dans le traité mésopotamien cité plus haut :

Saisie (possession) du dieu Shamash..., du dieu Sîn..., de la déesse Ishtar..., d'un démon-râbîsu..., d'un fantôme...

Si le malade est pris de douleurs au bassin : c'est une intervention du dieu Shulak, parce qu'il avait couché avec sa sœur ; il traînera quelque temps, puis mourra.

Jean Bottéro, dans son livre *La plus vieille religion : en Mésopotamie* (2004), nous donne un exemple d'un rituel magique, assorti de son commentaire. Il concerne le traitement d'une piqûre de scorpion⁹.

(Le rituel, dont nous avons quelques duplicata – preuve qu'on l'utilisait régulièrement-, prescrit d'abord le matériel, à savoir :)

Une botte faite de sept roseaux, pour servir de torches.

(« Sept », depuis la nuit des temps, était un de ces nombres dotés par eux-mêmes, nous ignorons pourquoi, d'une efficacité particulière.)

Puis, on mettra le Scorpion...

(le responsable du mal...)

sur la torche, jusqu'à ce qu'il soit consommé. Pendant ce temps, on récitera sur la piqûre, la prière que voici :

« Ô Loup du grenier ! Lion de la réserve aux vivres !

(Ainsi flattait-on l'auteur du mal, qu'il valait toujours mieux enjôler, pour avoir prise sur lui)

Ses cornes (les pattes antérieures, si caractéristiques) sont déployées comme celle d'un buffle sauvage !

Sa queue est recourbée comme celle d'un lion puissant. C'est Enlil qui a édifié une pareille construction.

Le bâtiment qu'Il a ainsi monté, qu'Il en démolisse les briques précieuses de lazulite, et que son petit doigt efface le tout.

(Ainsi est-il demandé à *Enlil* de le détruire totalement est comme un édifice de briques qu'il aurait d'abord bâti, en créant l'animal, et, toujours pour le flatter, de briques précieuses.)

⁷ Cf. Bardin Thierry, *Les Papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, Paris, Éd. Fayard, 1995.

⁸ Cf. Ghalioungui, Paul, *La Médecine des pharaons*, Paris, Éd. Robert Laffont, 1983. Cet ouvrage peut être consulté en édition numérique.

⁹ Bottéro Jean, *Ibid.*, p. 372.

Puis que l'eau courante emporte le tout dans ses tourbillons.

(Il est donc tacitement conseillé, par précaution supplémentaire, de jeter à la rivière ce qu'il restait de la bête.)

Que le courant l'entraîne, et qu'une main salutaire (celle d'Enlil) descende se poser sur sa victime !

(Telle est la formule pour calmer les effets de la piqûre d'un scorpion !)

Magie et exorcisme étaient à ce point d'un usage courant dans la vie quotidienne de ces Mésopotamiens pour combattre tous les maux imaginables qui pouvaient les frapper, que les archives retrouvées sur les divers sites foisonnent de telles formules.

Les Égyptiens, eux, en étaient restés à leur conception première. Le monde invisible était peuplé non seulement de dieux bienveillants, mais aussi de forces malveillantes, de démons dont il fallait neutraliser l'action néfaste. Ces êtres malfaisants appartenaient au Chaos primitif que *Mâat*, la déesse chargée de la bonne marche de l'Univers, ne parvenait pas toujours à endiguer. Ce sont ces êtres malfaisants qui étaient à l'origine, de façon directe ou indirecte, de tous les maux physiques et psychiques dont les hommes souffraient, car ils avaient le pouvoir de s'infiltrer dans leur corps. Tout malade était un possédé d'un démon. Aussi trouve-t-on dans leur pharmacopée quantité de vomitifs, de purgatifs, de diurétiques pour expulser ces créatures malveillantes et rétablir avec l'aide de *Thot*, le dieu de l'ordre, le fluide vital, garant de la bonne santé de l'individu.

Potion pour chasser un mort qui est dans l'intérieur du corps, et pour chasser le liquide âââ provenant d'un dieu, d'un mort, ou encore pour chasser les oukhedou, et pour chasser toute chose maligne que cela produit :

..1/32. Céleri du nord (rhizome de souchet)

..1/4. Fruit entaillé du sycomore

- 1/8. Figs

- 1/64 Épeautre

- 1/8. Miel

Filtrer puis absorber avant de se coucher. (Papyrus Ebers)

Mais ils croyaient parvenir aussi au même résultat en recourant à des formules magiques et à des rituels appropriés pour attirer la bienveillance divine ou pour faire fuir les démons. Dans le papyrus *Hearst*, on y trouve la formule que devait prononcer sept fois tout médecin juste avant de soigner un patient atteint d'une maladie de la peau pour empêcher celle-ci de le contaminer. Il la répétait en préparant un onguent à base d'une plante, la conise.

Écoute, toi ! Sors de là ! Tu ne l'emporteras pas. Éloigne-toi, tu ne posséderas pas son bras. Tiens-toi (aussi) éloigné de moi ! Je suis Horus. Recule donc, (car) je suis le fils d'Osiris et les formules magiques de ma mère sont la protection des différentes parties de mon corps. (Aussi), aucune tumeur n'attaquera ma peau, aucune substance ne s'infiltrera dans les différentes parties de mon corps. Écoute, toi !

Mésopotamiens et Égyptiens utilisèrent encore des figurines, les unes d'envoûtement destinées à neutraliser des morts dangereux susceptibles de transmettre des maladies incurables ou de les provoquer, d'autres possédant le pouvoir de guérir des morsures ou piqûres d'animaux venimeux. Ils portaient aussi des amulettes pour se protéger de tout mal.

Lorsqu'ils voulaient se sortir d'une situation malheureuse, ils avaient donc à leur disposition, en plus de la médecine, deux instruments réputés efficaces pour changer l'ordre naturel des choses et le cours des événements :

- la religion. Par des prières, des supplications, des offrandes, des sacrifices, ils pouvaient espérer influencer les dieux, les inciter à les sortir de leur malheur.

- la magie. Par des ordres et des rites appropriés, ils pouvaient obliger les démons à lâcher prise.

Si ces moyens se révélaient inopérants, la réponse était simple : les dieux refusaient la guérison. « Pourquoi est-ce que cela m'est arrivé, à moi ? » « Parce que les dieux l'ont voulu. »

En Inde

À l'Égypte et à la Mésopotamie, il faut encore ajouter l'Inde où la médecine était l'affaire des brahmanes. Nous l'avons brièvement noté au chapitre 2.1, l'*Atharvaveda*, un des livres du *Rigveda*, le livre sacré de la religion védique, regroupe 731 prières pour vaincre la maladie, susciter l'amour, obtenir la prospérité, une longue vie... Ils furent composés oralement entre 3200 et 800 où ils furent mis par écrit, si bien qu'on ne peut rien dire de plus sur leur datation. Couplés à des pratiques magiques, ils étaient censés obtenir la guérison.

Le grand assyriologue Jean Bottéro conclut, non sans quelque malice, son étude sur la médecine et la magie mésopotamiennes :

De nos jours, à voir, d'un côté la persistance du sentiment religieux et de la croyance en un monde surnaturel, quel qu'il soit, et de l'autre, dans un tout autre sens, le succès de méthodes curatives délibérément irrationnelles, sinon saugrenues et ineptes, on se dira peut-être que, dans le fond, les choses n'ont pas tellement changé depuis l'antique Babylone¹⁰...

Nos guides

- Bardin Thierry, *Les Papyrus médicaux de l'Égypte pharaonique*, Paris, Éd. Fayard, 1995.
- Bottéro Jean, *L'Orient ancien et nous*, Paris, Éd. Albin Michel, 1996.
- Bottéro Jean, *La plus vieille religion*, Paris, Éd. Gallimard, 1998.
- Bottéro Jean, « Symptômes, signes, écritures en Mésopotamie ancienne », in *Divination et rationalité*, ouv. coll., Paris, Éd. du Seuil, 1974, pp. 70-200.

¹⁰ Bottéro Jean, *Au commencement étaient les dieux*, Paris, Éd. Tallandier, 2004, p. 154.

3.2

~2600 - ~2000

Mésopotamie

Jouir de la vie, le seul bonheur accordé par les dieux aux hommes Premières explications de Mal

Les hommes ? Des serviteurs, rien que des serviteurs

Un des plus anciens textes religieux de la Mésopotamie qui nous est parvenu, a été rédigé aux alentours de 2600. Il s'agit de conseils qu'un vieux roi, Shurupak, donne à son fils Ziusudra, le futur héros du Déluge, avec charge de les transmettre aux survivants de ce cataclysme planétaire¹. Son enseignement se fonde sur une vision quelque peu fataliste qu'avaient les Mésopotamiens de leur place dans le monde. Les dieux n'avaient créé le monde que pour produire toute la nourriture dont ils avaient besoin et ils n'avaient créé les hommes que pour qu'ils la récoltent, la préparent et la leur servent dans les temples qu'ils devaient encore bâtir à cet effet.

Des serviteurs, rien que des serviteurs, voilà ce qu'étaient les hommes !

Et la vie dans l'au-delà ? Guère plus passionnante. Une fois leur service accompli, les hommes n'avaient qu'à disparaître. Un anéantissement total leur était cependant inimaginable. Si leurs corps retournaient à la terre, leurs « âmes », parcelles divines dont les dieux les avaient tout de même dotés pour les différencier des animaux, descendaient dans le monde d'En-Bas, dans l'immense caverne souterraine du « Pays sans retour » et là, elles menaient, dans l'obscurité, une vie morne et larvaire.

Seule consolation pour les élites mésopotamiennes, si la mort était la grande égalisatrice des destinées humaines - tous arrivaient dans le monde d'En-Bas nus et dépouillés de tous biens -, leur vie morne et larvaire l'était un peu moins que celle du peuple. La hiérarchie de cette société se retrouvait dans l'au-delà.

L'état que les humains assumaient après leur mort était celui qui correspond plus ou moins à notre concept d'ectoplasmes, silhouettes floues, imprécises qui pouvaient revenir sur terre tourmenter leurs familles si celles-ci les oubliaient et négligeaient leurs tombes. Cette perspective effrayait les Mésopotamiens au plus haut point.

L'immortalité n'était donc pas pour les hommes. Tel est aussi un des enseignements de cet autre texte, la célèbre épopée de Gilgamesh composée vers 2000. Elle conte la légende héroïque de ce roi d'Uruk qui avait vécu 600 ans auparavant. Pensant que le bonheur résidait dans la gloire, il décida d'accomplir avec son ami Enkidu un exploit extraordinaire qui laisserait à jamais leurs noms gravés dans la mémoire des hommes : ils décidèrent d'aller couper les cèdres d'une forêt paradisiaque inaccessible au commun des mortels, car défendue par un être monstrueux. Ils triomphèrent de tous les obstacles et vainquirent ce monstre. Cet exploit

¹ Ce texte se présente sous la forme d'un aide-mémoire. Mais on a découvert une version plus complète rédigée vers 2000.

fabuleux les propulsa au faîte de la gloire. Mais celle-ci fut éphémère, car les dieux décidèrent d'abaisser ces deux orgueilleux. Enkidu tomba malade et mourut. Gilgamesh prit alors conscience de la précarité de la vie et que l'immortalité était, davantage que la gloire, le bien suprême. « *Comment me taire ? Mon ami que je chérissais est redevenu argile.* » : ne cessait-il de se lamenter. Il se lança alors dans une quête désespérée de l'immortalité. Bien entendu, il échoua.

Jouir de la vie, le seul bonheur réservé à l'homme

Sur sa route il rencontra une nymphe ou, selon les versions, une cabaretière qui lui rappela que la vie terrestre était le seul bonheur que les dieux avaient prévu pour les hommes :

Pourquoi donc rôdes-tu ainsi, Gilgamesh ?
La vie-sans-fin que tu recherches, tu ne la trouveras jamais !
Quand les dieux ont créé les hommes,
Ils leur ont assigné la mort,
Se réservant l'immortalité à eux seuls !
Toi, plutôt, remplis-toi la panse ;
Demeure en gaieté, jour et nuit ;
Fais quotidiennement la fête ;
Danse et amuse-toi, jour et nuit ;
Accoutre-toi d'habits bien propres ;
Lave-toi, baigne-toi ;
Regarde tendrement ton petit qui te tient la main ;
Et fais le bonheur de ta femme serrée contre toi !
Car telle est l'unique perspective des hommes² !

C'est ce qu'enseignait déjà Shurupak à son fils. L'homme n'a rien d'autre à faire que d'accepter la mort avec résignation et fatalisme et d'essayer de faire au moins de son bref passage sur cette terre un moment de bonheur, un bonheur tout simple pour les couches populaires, un bonheur plus raffiné pour les élites. Ses conseils ne brillent guère par leur originalité, tout simplement parce qu'ils constituent l'abc de toute vie communautaire sinon agréable, du moins supportable et que l'on peut résumer par ces deux adages : « Pour vivre heureux, vivons cachés. », « Ne faisons pas aux autres ce que nous n'aimerions pas qu'ils nous fassent ».

Ne te porte pas garant pour quelqu'un : il aurait prise sur toi.
Ne rôde pas là où des gens se querellent : on te prendrait pour témoin.
Ne parle pas seul avec une jeune femme, si tu es marié : gare à la calomnie.
Ne prononce pas de jugement quand tu as bu.
L'amour maintient la famille ; la haine la détruit³.

Le mal, la souffrance ? La faute à des démons

Malheureusement, ce bonheur, si simple soit-il, est régulièrement mis à mal par des accidents, des ennuis de santé, des tracas, des soucis, des coups du sort... Quelles réponses pouvait bien donner la religion mésopotamienne au mal, à la souffrance ?

² Cité par Jean Bottéro in *L'Orient ancien et nous*, Paris, Éd. Albin Michel, 2002, p. 88.

³ Cité par Jean Bottéro in *Au Commencement étaient les dieux*, Paris, Éd. Tallandier, 2004, pp. 117 – 118.

Au cours des siècles, elle en tenta plusieurs. Elle en donna deux durant la période que nous sommes en train de parcourir :

La plus ancienne trouve ses origines, semble-t-il, dans un passé qui remonte à la Préhistoire. Elle peut se décrire ainsi.

Ces anciens Mésopotamiens ne pouvaient imputer à leurs dieux le mal qui pouvait les frapper à tout moment pour la bonne et simple raison qu'ils étaient leurs patrons et qu'un bon maître ne peut que vouloir garder en bonne santé physique et morale ses serviteurs. Question d'efficacité, de rendement ! Les Mésopotamiens avaient donc imaginé, au-dessous des dieux, un monde de démons qui avaient échappé à leur contrôle et qui étaient dotés du pouvoir de pourrir littéralement la vie des hommes. **C'est la première apparition des démons dans l'histoire des religions.** Ils les imaginèrent comme des êtres mystérieux, effrayants ou des personnifications de maladies : Fièvre, Jaunisse, Toux... Heureusement que les dieux, dans leur grande bonté, avaient accordé aux hommes le pouvoir de les neutraliser par la médecine dont les premiers traités apparaissent à cette époque, par la magie et l'exorcisme en utilisant des rites et des formules codifiés. Telle fut leur première réponse au Mal.

L'invention du péché

Un peu plus tard, mais toujours dans ce troisième millénaire, les Mésopotamiens élaborèrent une autre explication à leurs malheurs à partir d'un approfondissement de leur réflexion sur ce monde divin qui présidait à leur destinée. Au fur et à mesure qu'ils établissaient leur domination sur d'autres peuples, ils conçurent leurs dieux non plus comme des divinités en charge de leur seul royaume, mais comme des divinités en charge de l'Univers visible et invisible tout entier. En conséquence les démons passèrent inévitablement sous leur contrôle et perdirent la liberté de tourmenter à volonté les hommes. Comme les Mésopotamiens ne pouvaient imputer à leurs dieux la cause de leurs maux, ils durent la chercher ailleurs. Ils ne la cherchèrent pas bien loin, ils la trouvèrent en eux-mêmes. Si un malheur les frappait, c'est qu'eux-mêmes (ou quelqu'un de leur famille) avaient péché contre les dieux, qu'ils leur avaient désobéi. Ainsi tout malheur était la juste punition d'une désobéissance. Sur ce problème du mal, les Mésopotamiens ne raisonnaient pas a priori. « J'ai péché, donc je vais être puni. » Ils raisonnaient a posteriori. « Si je souffre, c'est que j'ai désobéi aux dieux. »

Quels péchés déclenchaient tout particulièrement le courroux des dieux ?

Dans le *Traité akkadien des diagnostics et pronostics médicaux* que les assyriologues ont réussi à reconstituer⁴, quelques-uns sont signalés : l'impiété, le sacrilège, les relations coupables avec une prêtresse, l'inceste, l'adultère et la violation d'un serment ou d'un tabou...

À l'exemple des rois et de leurs représentants qui pouvaient punir tous ceux qui bravaient leur autorité, les dieux pouvaient eux aussi châtier ceux qui s'étaient rendus coupables d'un quelconque manquement à leur égard. C'est que, dans cette société, toutes les règles, les lois, les prescriptions, les rituels qui commandaient tous les aspects de leur vie étaient proclamés au nom des dieux. Or rien n'échappait à leur regard. Chacun, du plus petit au plus grand, pouvait donc se persuader facilement qu'une fois ou l'autre, il avait dû passer au cours de sa vie à côté d'un commandement quelconque et qu'en conséquence il méritait le mal que les démons, sur l'ordre des dieux, cette fois-ci, lui infligeaient. Personne n'est sans péché.

C'est cette explication que proposèrent les prêtres de Nippur dans la complainte du roi Urnammu qu'ils composèrent entre 2100 et 2000. Appelée aujourd'hui, *Le Juste souffrant*, cette histoire raconte les lamentations que ce roi, fondateur de la III^e dynastie d'Ur, adressa, après sa

⁴ Labat René, *Traité akkadien de diagnostics et pronostics médicaux*, Paris, Académie Internationale d'Histoire des Sciences, 1951, vol. I, pp. XXIII-XXIV.

mort, à ses dieux *Ea* et *Enki*. Selon lui, ils l'avaient traité injustement. Ils avaient autorisé son assassinat. Dans ce passage, il reconnaît cependant qu'il n'était pas sans péché.

Mon dieu, toi qui es mon père et qui m'as engendré, [relève] ma face !
Combien de temps encore (resteras-tu) sans te soucier de moi, sans visiter le lieu où je me trouve ?
On dit - même de sages jouvenceaux - une parole vraie et exacte : « Jamais une mère n'a mis au monde un fils sans péché.
Même celui qui s'y efforce n'y parvient pas : depuis les temps anciens, il n'y a jamais eu de travailleur sans faute. »

Mon dieu, maintenant qu'à mes yeux tu as dévoilé mes péchés, à la porte de l'assemblée, je veux dire ceux qui ont été oubliés comme ceux qui paraissent au grand jour.
Moi, le jeune homme, je veux les reconnaître humblement⁵.

Mais rapidement, cette explication fut jugée à son tour peu satisfaisante, car elle ne répondait pas à deux questions lancinantes : pourquoi des pécheurs notoires nageaient, leur vie durant, dans le bonheur et pourquoi des personnes justes et irréprochables étaient-elles accablées de maux sans rapport avec les péchés qu'elles auraient pu commettre ? Comme nous allons le voir, les Mésopotamiens tentèrent de répondre à ces deux questions dans le courant du II^e millénaire.

Nos guides

- Bottéro Jean, *Au commencement étaient les dieux*, Paris, Éd. Tallandier, 2004.
- Bottéro Jean, *L'Orient ancien et nous*, Paris, Éd. Albin Michel, 2002.
- Bottéro Jean, *Lorsque les dieux faisaient l'homme*, Paris, Éd. Gallimard, 1989.
- Bottéro Jean, *Naissance de Dieu*, Paris, Éd. Gallimard, 1986.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Lacarrière Jacques, *Au cœur des mythologies*, Paris, Éd. Gallimard, 1998.
- Mainville Odette, Marguerat Daniel, *Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau testament*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.

⁵ Complainte d'Urnammu, (~2000). Citée par Jean Lévêque dans son étude sur Internet *Le thème du Juste souffrant en Mésopotamie*.

3.3

Dès ~2380

Égypte

Le premier « Credo »

Homo *religiosus* dans les vêtements des prêtres d'Héliopolis

Au cours de sa très longue histoire, l'Égypte édifia de très nombreux temples administrés par une très importante caste sacerdotale.

Sous l'Ancien Empire (~2730 - ~2230), première période de son histoire, le temple d'Héliopolis (proche du Caire) joua le rôle de capitale spirituelle de l'empire. La ville voisine de Memphis, elle, jouait celui de capitale politique. Au service de pharaon, les prêtres de ce temple élaborèrent une théologie et des rites funéraires destinés à favoriser, après sa mort, son accès au monde divin. Cette théologie ne se présente pas sous la forme d'un exposé didactique, mais sous la forme d'une grande hétérogénéité de formules, prières, invocations, imprécations, hymnes, dialogues dramatiques, brèves séquences narratives... Pour l'accompagner dans son ascension céleste, ces prêtres firent graver et peindre des textes funéraires sur les parois des chambres d'une dizaine de pyramides que leurs souverains et quelques reines se firent construire durant cette période. La première qu'ils décorèrent est celle du pharaon Ounas, mort en ~2380.

Les Égyptologues ont appelé ces textes funéraires *Textes des pyramides*. De ce corpus ils ont reconstitué deux éléments essentiels de la religion élaborée par les prêtres héliopolitains :

- Un « Credo », première profession de foi de la religion égyptienne,
- Une cosmogonie, plus ancien mythe de la Création de cette religion¹.

Le premier « Credo »

Il comprend six articles de foi.

- Le monde divin est formé d'un groupe de neuf divinités principales : *Rê-Atoum, Tefnout, Shou, Geb, Nout, Osiris, Isis, Seth* et *Nephthys*.
- *Rê-Atoum* est le dieu suprême de ce panthéon. *Atoum* est son nom en tant que Créateur de L'Univers et des hommes et *Rê* en tant que sa manifestation visible qui poursuit son œuvre créatrice.
- Les dieux et les hommes sont soumis à l'Ordre (*Mâat*) qu'il a établi.
- Ceux-ci sont coresponsables de la bonne marche de sa Création.
- Il y a un Au-delà.
- L'Univers connaîtra une fin.

¹ Trois autres temples au moins ont élaboré à leur tour une cosmogonie : Memphis, Hermopolis, Thèbes.

La cosmogonie d'Héliopolis ou le mythe de la Création

Contrairement à d'autres religions, les prêtres égyptiens n'ont pas composé de récits de la création.

Les savants anciens étaient conscients de la complexité du phénomène de l'origine du monde et du fait que les explications qu'ils fournissaient avaient un caractère spéculatif. Aussi répugnèrent-ils à donner à leurs réponses une forme figée et définitive, cherchant plutôt à multiplier les approches d'une problématique donnée².

S'ils ont intégré leurs réponses sur la Création de l'Univers dans leurs *Textes des Pyramides*, c'est qu'à leurs yeux, la création de l'Univers et la divinisation de leur pharaon relevaient de la même problématique.

(Les Textes des Pyramides) sont très riches en renseignements sur l'origine du monde parce que cette problématique offre de nombreuses analogies avec les conceptions funéraires. C'est notamment le phénomène du passage d'un mode d'existence vers un autre qui suscite le rapprochement entre le processus créateur et la renaissance dans l'autre vie. Les deux formes d'évolution nécessitent une grande quantité d'énergie innovatrice et créatrice³.

Vers 4500, le Sahara en voie de désertification avait poussé ses populations d'éleveurs et de cultivateurs vers les rives du Nil où elles fusionnèrent avec ses chasseurs-pêcheurs-cueilleurs, donnant naissance aux Égyptiens de l'Ancien Empire. Cette fusion eut pour conséquence que les prêtres d'Héliopolis se trouvèrent en possession d'un double héritage plurimillénaire d'observations des phénomènes terrestres et célestes et qu'ils enrichirent de leurs propres observations. Ils firent reposer leur mythe de la Création sur deux observations fondamentales :

- un Ordre gouverne l'Univers. En témoigne notamment la régularité des cycles des astres et de ceux de la Nature.
- une énergie anime cet Univers.

L'Univers apparaissait à ces prêtres comme un composé d'une multitude diverse d'êtres et de choses animés d'une énergie vitale dont l'intensité et la durée étaient variables. Colossale au niveau du Cosmos : soleil, lune, étoiles..., elle était à peine perceptible au niveau du monde minéral. Alors qu'elle ne durait que quelques années chez les humains, elle était indéfinie pour les astres. Cette puissance énergétique pouvait être tantôt bienfaisante, tantôt malfaisante. Trop de soleil ou trop de pluie ou une crue trop faible pouvaient mettre en danger les cultures, tandis qu'une bonne crue du Nil était gage de récoltes abondantes. Aussi espéraient-ils constamment que cette énergie n'allait pas perturber l'ordre naturel et que le cycle des saisons allait se dérouler normalement.

Quant aux hommes, ils pouvaient eux aussi faire un bon ou mauvais usage de cette énergie vitale qui les animait. La paix, la prospérité n'étaient jamais assurées. Leur empire pouvait un jour ou l'autre s'écrouler sous les coups de leurs ennemis ou s'effondrer, miné de l'intérieur lors d'une guerre civile.

Ne pouvant concevoir un Univers créé ex nihilo comme l'affirmera plus tard la théologie chrétienne, ces prêtres le firent surgir du Chaos, sorte d'océan primordial existant de toute éternité et qui était enveloppé de ténèbres. Ils imaginèrent cet océan primordial qu'ils appelèrent « Noun » comme une sorte de marécage ressemblant à la vallée du Nil, en période de crue, lorsqu'elle était inondée et recouverte de limon boueux, mais fertilisant.

Au sein de ces eaux primordiales se trouvaient endormis tous les éléments matériels et spirituels qui composent l'Univers. Parmi eux, le Tout-Puissant *Atoum*.

² Bickel Susanne, *La Cosmogonie égyptienne avant le Nouvel Empire*, Fribourg (Suisse), Éd. Universitaires, 1994, p. 300.

³ *Ibid.*, p. 15.

Au commencement des temps, faisant appel à sa seule énergie immensément puissante, *Atoum* s'éveilla et surgit de ce « Noun ».

J'ai amené mon corps à l'existence grâce à mon pouvoir magique. Je me suis créé moi-même ; je me suis constitué ainsi que je le souhaitais, selon mon désir⁴.

Si l'on songe qu'à notre époque les données de la science ne nous permettent pas encore, en dépit des connaissances accumulées depuis des siècles, de fournir une réponse vraiment satisfaisante à la question du comment de la création, on imagine combien l'homme d'autrefois dut se sentir quelque peu dépassé par ce problème. Mais son ignorance le servit, en l'occurrence, plus qu'elle ne le desservit. Car une certaine logique apparaît dans les solutions proposées par les mythes. Puisque les dieux sont des êtres tout-puissants, échappant aux limitations inhérentes à la condition humaine, capables de dominer l'espace et le temps, pourquoi n'auraient-ils pas trouvé en eux-mêmes la force nécessaire pour jaillir du néant ? On ne voit guère, d'ailleurs, d'autre solution possible⁵.

Atoum se transforma alors en *Rê*, lumière éblouissante qui dissipa les ténèbres comme le fait le soleil à l'aurore de chaque matin. Puis il se mit à créer avec beaucoup de plaisir, semble-t-il, d'abord la grande famille des dieux, puis celle des hommes et enfin le reste de la création. Bref, tout ce qui existe « *sortit des yeux et de la bouche* » de *Rê*.

Ainsi apparurent les premiers couples divins : le dieu *Shou* et la déesse *Tefnout*, c'est-à-dire l'air et l'humidité, puis, enlacés, le dieu *Geb* et sa sœur, la déesse *Nout*, c'est-à-dire la Terre et le Ciel. *Shou*, l'air, dut les séparer pour que puissent être créées, dans le Ciel, la demeure des dieux et, sur la Terre, la demeure des hommes. Et finalement *Rê* repoussa le Chaos primitif, cet Océan primordial, aux confins de l'Univers.

À cet Univers qu'il voulait aussi bon que possible et voir fonctionner aussi bien que possible, *Rê* imposa des règles, des lois, un Ordre naturel que ces prêtres déifièrent sous les traits d'une déesse qu'ils appelèrent *Mâat*. Cet Ordre s'appliquait aussi à la société des hommes qu'il voulait aussi bonne que possible. Il lui donna donc une structure politique pyramidale au sommet de laquelle il plaça son représentant, Pharaon, et des lois sociales assurant la protection du peuple.

Et enfin, il rendit les dieux et les hommes coresponsables du bon fonctionnement de sa Création. Car elle pouvait être perturbée. Elle demeurait sous la menace constante de cet Océan primordial refoulé aux confins de l'Univers. Les événements étranges qui se produisaient dans le ciel, tels que les éclipses ou l'apparition de comètes ou les déchaînements des forces naturelles qu'étaient les orages dévastateurs, les inondations catastrophiques, les tremblements de terre, les sécheresses..., mais aussi les attaques du royaume par des armées ennemies ou les rébellions de forces hostiles le minant de l'intérieur, tous ces événements étaient la preuve indéniable que cette force maléfique pouvait briser les murailles derrière lesquelles *Rê* l'avait rejetée et accomplir son œuvre destructrice. Cette menace permanente était source de grande angoisse chez les Égyptiens. Il fallait donc à tout prix que la Création ne se laissât pas engloutir par cette puissance maléfique.

Le rôle des dieux

Aussi *Rê* confia-t-il à tous les dieux qu'il avait créés la sauvegarde et le bon fonctionnement de l'Univers. Cette mission amena les prêtres d'Héliopolis à s'expliquer sur la nature des dieux. Si une perturbation de l'Ordre naturel se produisait, que fallait-il penser de la puissance des dieux ? Ils fournirent les deux seules réponses possibles à leurs yeux :

⁴ *Textes des Sarcophages*, 741 B3L. Traduit et cité par Lalouette Claire, *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Égypte*, Paris, Éd. Gallimard, 1987, p. 31.

⁵ Lacarrière Jacques, *Au cœur des mythologies*, Paris, Éd. Gallimard, 1998, p. 37.

- les dieux étaient certes puissants, mais ils n'étaient pas tout-puissants ;
- les dieux pouvaient se montrer, eux aussi, injustes, méchants... et laisser agir cette force maléfique.

Face à ce constat inquiétant de la non-fiabilité absolue des dieux, que pouvaient donc faire les hommes ?

Le rôle des hommes

Les prêtres donnèrent alors l'explication suivante : *Rê* avait confié une tâche au Pharaon et elle était sa gloire. Elle consistait à repousser les forces du Chaos qui pouvaient miner le royaume de l'intérieur ou lui nuire depuis l'extérieur. À l'intérieur, le pharaon avait pour mission de les neutraliser en gouvernant selon *Mâat*, c'est-à-dire en recherchant constamment la vérité et en faisant respecter la justice. À l'extérieur du royaume, les forces du Chaos étaient incarnées par les ennemis de l'Égypte. Le pharaon devait donc constituer une force armée capable de les vaincre et de les repousser aussi loin que possible.

Un tel rôle pouvait faire naître chez Pharaon et ses collaborateurs l'ivresse du pouvoir, le vertige de l'orgueil. Aussi n'est-il pas étonnant qu'une des plus anciennes « sagesses » qui nous est parvenue et qui fut écrite par un certain Kaïres et adressée à Kagemni, futur vizir de Snéfrou, fondateur de la IV^e dynastie (~2660 - ~2530), lui conseille fortement de ne pas encourir la colère divine par un orgueil démesuré.

Le peuple avait deux tâches à accomplir.

La première était de soutenir l'action des dieux en dopant leur énergie. De même que le peuple était chargé d'assurer l'intendance pour la cour royale, de même il devait l'assurer pour les dieux. Ainsi, libérés de ce souci, le pharaon pouvait se consacrer entièrement aux affaires du royaume et les dieux, fortifiés par la nourriture des hommes, pouvaient se consacrer entièrement à leur lutte contre les forces du Mal.

Si les dieux laissaient agir ces dernières pour punir les hommes, des offrandes et des sacrifices devaient leur être offerts pour les apaiser.

La seconde tâche que *Rê* confia au peuple consista à participer à la lutte contre le chaos en vivant selon *Mâat*, c'est-à-dire en menant une vie droite, honnête, juste... Observer *Mâat*, tel fut le commandement suprême de cette religion.

Cette civilisation en formation avait besoin d'ordre, de sécurité pour se développer et s'affirmer. Elle se forgea un mythe de la Création qui définissait et légitimait cet Ordre.

Autre réponse : La vie continue après la mort... pour le pharaon

La mort constitue une des seules certitudes de l'existence humaine. La religion égyptienne développa une importante mythologie funéraire dont l'idée sous-jacente était que la mort n'était qu'un passage obligé pour retrouver une nouvelle vie dans l'Au-delà. Elle institua des rites où la magie joue un grand rôle pour assurer ce passage dans les meilleures conditions possibles.

Si tous les Égyptiens partageaient cette croyance, les théologiens des diverses époques et des divers temples divergèrent cependant dans leurs conceptions de cet Au-delà. Celle des théologiens du temple d'Héliopolis, nous venons de le noter, est consignée dans les *Textes des Pyramides*. Ces textes concernent uniquement la résurrection et la vie dans l'Au-delà du pharaon.

Ô Ounas⁶, tu n'es pas parti mort, tu es parti vivant.

⁶ Cette formule est gravée au pied du sarcophage d'Ounas, dernier pharaon de la V^e dynastie, mort en ~2380.

Le temps de vie du roi est l'éternité, sa limite est l'infinité, en cette sienne dignité selon laquelle on fait ce que l'on aime et on ne fait pas ce qu'on déteste, lui qui réside entre les limites de l'horizon, éternellement et à jamais⁷.

Ces textes ne disent rien d'une quelconque résurrection d'autres personnes. Mais comme un pharaon ne pouvait vivre sans sa famille, sa cour et ses serviteurs, on suppose que la vie éternelle était aussi accordée à ces privilégiés.

Cette vie dans l'Au-delà concernait les divers composants qui constituaient, pour les Égyptiens, la personne humaine.

Celle-ci était formée principalement :

- d'un « djet », d'un corps matériel,
- d'un « ba » qui regroupait les forces physiques et psychiques de l'individu,
- d'un « ka » qui était la personnalité intérieure de l'individu et dont l'apparence physique était le miroir,
- d'un « chou », ombre ou projection impalpable du corps visible.

Aussi cette vie dans l'Au-delà se vivait en même temps à deux niveaux :

- Au niveau du « douat », le Ciel, où vivent les dieux. Dans ce lieu, le « ba », le « ka » et le « shout » devenaient un « akh », c'est-à-dire un être spirituel, lumineux, nouvelle étoile aux côtés de *Ré*.
- au niveau souterrain du tombeau où demeurait le corps tangible, le « djet ».

Comme les Égyptiens ne pouvaient concevoir qu'un pharaon décédé puisse vivre sa nouvelle vie sans son « djet », son corps tangible, ils le momifièrent donc pour qu'il vive une éternité durant et l'entourèrent de tous les meubles et objets qui constituaient son environnement familial. Ils croyaient assurer son maintien en vie en accomplissant des rites, en recourant à des formules magiques et en lui offrant de la nourriture réelle ou représentée sur les parois de son tombeau.

Ces rituels complexes visant à conserver l'intégrité physique du corps de l'individu et son unité avec son âme dénotent, chez les Égyptiens, un refus catégorique de la mort considérée comme un anéantissement total et définitif de la personne humaine.

Les pyramides traduisent magistralement cette croyance en une survie pour pharaon. Les degrés de la première pyramide construite à Saqqarah par Imotep, le génial conseiller, ministre et architecte, pour son maître, le roi Djoser (~2680 - ~2660), symbolisaient l'escalier que ce dernier devait gravir pour monter au ciel. Puis les pyramides lisses figurèrent un rayon pétrifié du soleil qui enveloppait l'« akh » du pharaon et lui permettait ainsi d'entrer dans le sein du dieu solaire *Ré* pour y jouir d'un bonheur durant des millions d'années. C'est la formule qu'employaient ces Égyptiens pour parler d'une longueur de temps inaccessible à l'entendement humain. Car le concept d'éternité dans le sens d'un temps sans fin n'existait pas chez eux. Quand ils affirmaient que les dieux étaient immortels, c'était dans le sens où leur énergie vitale les faisait vivre beaucoup plus longtemps que les hommes, mais créés comme eux, leur destin final était de disparaître eux aussi, à leur tour.

La fin du monde

Si la création avait connu un commencement, elle allait connaître nécessairement une fin qui n'était certes pas pour demain, mais qui allait advenir aussi sûrement qu'advient la nuit après le jour. Aux yeux des Égyptiens, la Vie, l'Univers, le monde visible et invisible n'étaient qu'une extraordinaire mais éphémère parenthèse entre deux inerties : celle que connut l'océan

⁷ *Textes des Pyramides*, §412.

primordial avant l'éveil de *Rê-Atoum* et celle de ce même océan lorsqu'il l'engloutirait avec toute sa création. N'est-ce pas là une première formulation poétique vieille de 5000 ans du Big Bang et du Big Crunch chers à nos savants modernes ?

Une religion théocratique

Cette première mouture de la religion égyptienne peut donc se définir comme une religion au service de l'État et non au service de l'individu. Une religion centrée sur son chef, le pharaon. Elle nous dit sa dignité : il est le fils de *Rê*. Elle nous dit ses devoirs : il doit collaborer avec lui dans sa lutte contre le chaos. Et elle nous dit son futur : il vivra près de *Rê*.

Du peuple, elle ne nous indique que son rôle et ses devoirs : il est au service de pharaon, il doit se montrer obéissant et mener une vie droite, honnête.

De la piété du peuple, de ses dévotions, de ses pratiques religieuses, d'une éventuelle vie future, les documents, pour l'instant, ne nous disent pratiquement rien.

Nos guides

- Andreu-Lanoë Guillemette, *L'Égypte au temps des pyramides, troisième millénaire avant J.-C.*, Paris, Éd. Hachette, 2003.
- Berger-el Naggar C., Leclant J., Mathieu B., Pierre-Croisiau I., *Les Textes de la pyramide de Pépy 1^{er}*, Le Caire, IFAO (Institut français d'archéologie orientale), 2001, 2 vol.
- Bickel Susanne, *La Cosmogonie égyptienne avant le Nouvel Empire*, Fribourg (Suisse), Éd. Universitaires, 1994.
- Dunand Françoise, Lichtenberg Roger, Yoyotte Jean, *Les Momies et la mort en Égypte*, Éd. Errance, 2001.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Lacarrière Jacques, *Au cœur des mythologies*, Paris, Éd. Gallimard, 1998.
- Lebeau Richard, *Pyramides, Temples, Tombeaux de l'Égypte ancienne*, Paris, Éd. Autrement, 2004.
- Mainville Odette et Marguerat Daniel, *Résurrection*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.
- Trauckener Claude, *Les Dieux de l'Égypte*, Paris, PUF, 1996, Coll. Que sais-je ?

3.4

~2334

Mésopotamie

Une entrée miraculeuse dans la vie et une théogamie pour légitimer une prise de pouvoir

Sargon était l'échanson d'Ur-Zabada, roi de Kish. Aventurier ambitieux, il fomenta un coup d'État, renversa son souverain et prit le pouvoir. Au cours de son long règne (~2334 - ~2279 avant notre ère), il parvint à réunifier tous les royaumes mésopotamiens et fonder le premier empire de la région dont l'existence fut cependant éphémère. Selon les fouilles entreprises par l'archéologue américain Harvey Weiss, dans les années 1980, sur le site de l'ancienne cité de Shekhna, aujourd'hui Tell Leilan (Syrie), cet empire se serait effondré à la suite d'un changement climatique de grande ampleur : une terrible et longue sécheresse aurait sévi au Proche-Orient, entre 2200 et 1900¹. Poussées par la faim, les populations des montagnes mésopotamiennes l'auraient envahi et détruit.

Sargon n'est peut-être qu'un personnage de légende. Mais sa renommée fut si grande qu'elle lui survivait encore au VI^e siècle avant notre ère. Nous avons un récit autobiographique apocryphe² dans lequel l'auteur lui invente une entrée miraculeuse dans la vie, suivie plus tard d'une théogamie.

Je suis Sargon, le roi puissant, le roi d'Akkad. Ma mère était une grande prêtresse ; j'ignore qui fut mon père. Mes parents paternels habitaient la steppe. Ma ville était Azupiranu, sise sur l'Euphrate. Ma mère, la grande prêtresse, me conçut et m'enfanta en secret. Elle me mit dans une corbeille de joncs, elle calfata la porte avec du bitume. Elle me jeta dans la rivière sans que je puisse sortir. Le fleuve me porta ; il m'emporta jusque chez Aqqi, le puitsier d'eau. Aqqi, le puitsier d'eau, en plongeant son seau, me retira du fleuve. Aqqi, le puitsier d'eau, m'adopta comme son fils et m'éleva. Aqqi, le puitsier d'eau, me mit à son métier de jardinier. Alors que j'étais jardinier, la déesse Ishtar se prit d'amour pour moi, et c'est ainsi que pendant cinquante-six ans j'ai exercé la royauté³.

Tant qu'une grande prêtresse était en fonction, toute relation sexuelle avec un homme lui était interdite, sous peine de mort. Ce qui explique l'abandon de son enfant. Mais la grande déesse *Ishtar*, qui s'appelait *Inanna* au temps de Sargon, déesse de l'amour physique, de la vie, de la mort et de la guerre, veillait sur lui. Elle le sauva d'une mort certaine, l'aima quand il devint homme et lui donna la royauté.

Un procédé littéraire pour affirmer une élection divine

Cette théogamie n'avait d'autre but que de confirmer qu'il était bien l' élu des dieux et que son coup d'État était légitime. L'utilisation de ce procédé littéraire fut d'un usage assez courant durant l'Antiquité pour mettre en valeur d'illustres personnages. Ainsi une conception divine sans l'intervention d'un père humain fut plusieurs fois employée.

¹. Cf. Courrier International, n. 768, 21.10.07.

² Nous ignorons qui est l'auteur de ce texte dont trois copies de copies remontant au VII^e ou VI^e siècle avant notre ère nous sont parvenues. Ce qui fait que nous ignorons aussi la date de sa composition.

³ Cité par Roux Georges, *La Mésopotamie*, Paris, Éd. du Seuil, 1995, pp. 176-177.

En Égypte, la reine Hatshepsout (~1479 - ~1457) se fit proclamer fille d'*Amon* parce que ce dieu se serait uni à sa mère Ahmès.

Le pharaon Aménophis III (~1408 - ~1372) prétendit lui aussi qu'il avait pour père le dieu *Amon* qui se serait uni à sa mère Moutemwia.

En Perse, Zoroastre (vers 1000 avant notre ère) serait né d'une vierge.

En Inde, Bouddha (~563 - ~483) serait aussi né d'une vierge nommée Maya ou Marie.

En Grèce, Platon, né à Athènes en 436 avant notre ère, fut considéré par le peuple comme un fils de Dieu, né d'une vierge nommée Périktioné.

Pythagore (580 - 483), lui, aurait été conçu le jour où le Saint-Esprit serait apparu à sa mère.

...

Les rédacteurs de la Bible hébraïque utilisèrent, eux aussi, ce procédé littéraire, lorsqu'ils racontèrent, dans le livre de l'Exode, la geste de Moïse, le libérateur de leur peuple (Ex. 2 : 1-10). Comme Sargon, celui-ci, à sa naissance, fut confié par sa mère au fleuve, le Nil, afin d'échapper à la mise à mort décrétée par le pharaon de tous les nouveau-nés mâles hébreux. Découvert par la fille du Pharaon, il fut élevé à la cour royale avant de retrouver son peuple et de le libérer de l'esclavage dans lequel les Égyptiens le tenaient.

De même que la déesse *Ishtar* veillait sur Sargon, de même *Yahvé* veillait sur Moïse.

La rédaction finale du livre de l'Exode se situe vers 445 avant notre ère, c'est-à-dire après la destruction des deux royaumes israélites : celui de Samarie, en 722, par les Assyriens et celui de Jérusalem, en 587, par les Babyloniens. C'est peut-être lors de ces siècles de soumission à ces Mésopotamiens que les rédacteurs juifs eurent connaissance de la « Vie de Sargon ». En inventant pour leur héros, Moïse, la même entrée miraculeuse dans la vie, ils voulurent assurément signifier qu'il était un personnage aussi important que le roi akkadien, plus important même. Sargon et ses successeurs étaient des oppresseurs. Moïse, lui, fut un libérateur étant donné la volonté et la puissance de *Yahvé*. En conséquence, s'ils voulaient recouvrer leur liberté, les Juifs devaient respecter l'Alliance que leurs ancêtres, les Hébreux, avaient conclue avec Lui dans le désert et non pactiser avec leurs oppresseurs, car de lui seul viendrait la délivrance.

Les Romains attribuèrent aussi une entrée miraculeuse dans la vie aux fondateurs de leur cité, Romulus et Remus, confiés aux bons soins du Tibre par leur mère.

Et enfin les chrétiens affirmèrent que Jésus fut conçu dans le sein d'une vierge, Marie, par la toute-puissance du Saint-Esprit.

Nous trouvons encore de telles naissances dans les mythologies mélanésiennes et africaines.

Le but de ce procédé littéraire demeure partout le même. Une entrée miraculeuse dans la vie, une paternité divine, une théogamie légitimaient un pouvoir ou alors elles étaient le signe que Dieu, les dieux, voulaient accomplir de grandes choses par l'entremise de ce nouveau-né. Dans l'univers enchanté de ces civilisations anciennes, la véracité de ces miracles ne posait aucun problème. Au contraire, ils illuminaient d'autant plus l'aura de leurs grands personnages.

Nos guides

- Desroches Noblecourt Christiane, *La Reine mystérieuse. Hatshepsout*, Paris, Éd. Pygmalion, 2002.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Frayne D., *The Royal inscriptions of Mesopotamia, Early periods*, vol. 3/2, Sargonic and Gutian periods: 2334-2113 BC, Toronto, 1993.
- Narbel Nathalie, Grandjean Emmanuel, de Montmollin Gabriel, *Naissances divines*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2003.
- Liverani M., *Akkad, the first World Empire : structure, ideology, traditions*, Padoue, 1993.
- Roux Georges, *La Mésopotamie*, Paris, Éd. du Seuil, 1995.

3.5

~2181 – ~2022

Égypte

La vie éternelle offerte à tous

Durant plus d'un siècle et demi, entre ~2181 et ~2022, période que les égyptologues appellent Première Période intermédiaire, l'Égypte sombra dans l'anarchie. Incapables d'imposer leur pouvoir, les pharaons furent contraints de le céder aux nobles et au clergé. Ceux-ci démembrement le royaume en une multitude de grands domaines fonciers qu'ils gouvernèrent en despotes indépendants, amassant d'immenses richesses. L'Égypte renoua donc avec le système féodal qu'elle avait connu avant la première unification du pays aux environs de 3000. Au niveau international, cette situation anarchique lui fit perdre son statut de grande puissance et ses voisins profitèrent de sa faiblesse pour l'attaquer. Les bédouins du désert multiplièrent leurs raids et des peuplades asiatiques occupèrent l'est du Delta. Durant cette période d'anarchie, le peuple souffrit énormément de la violence et de l'arbitraire de ces féodaux qui ne connaissaient qu'une seule loi, celle du plus fort. Plusieurs récits datant de la fin de ce troisième millénaire, se font l'écho de cette souffrance.

Dans le *Conte de l'Oasien*¹, un marchand, venu de l'oasis du Sel (Ouadi-Natroun) et dépossédé de ses biens par un fonctionnaire peu scrupuleux, dénonce, dans la plaidoirie qu'il adresse à son souverain, les conséquences désastreuses des crimes dont se rendent coupables ceux qui utilisent la violence pour s'imposer.

- En préférant voler les produits que les paysans cultivent plutôt que de travailler, ils mettent en péril la survie des personnes dans une société où la nourriture se gagne au jour le jour.
- En se montrant insensibles et indifférents aux cris de ceux qu'ils dépouillent, ils ne laissent à leurs victimes que la voie de la violence pour se faire entendre et détruisent de ce fait le tissu des relations sociales nécessaires à la prospérité du pays.

Le traumatisme causé par les désordres de cette période fut si profond qu'un ressort se cassa dans cette civilisation. Le pessimisme se mit à gangrener une partie de la société. Il transparait dans le *Dialogue d'un désespéré avec son âme*. Son auteur dont on ignore le nom, estimait que la mort était plus douce que la vie.

À qui parler aujourd'hui ? Les cœurs sont avides,
Et chacun cherche à s'emparer des biens de son prochain !
L'homme paisible dépérit, et le fort écrase tout le monde !
À qui parler aujourd'hui ?
C'est le triomphe du mal, et le bien est partout jeté à terre !
(...)
La mort est devant moi aujourd'hui,
Comme lorsqu'un malade guérit, comme lorsqu'on sort après la maladie.
La mort est devant moi aujourd'hui,
Comme l'odeur de la myrrhe, comme lorsqu'on s'assied sous les voiles un jour de vent².

D'autres auteurs exprimèrent un pessimisme plus amer encore. Les dieux n'étaient qu'une illusion. On ne pouvait compter sur eux. Ils mouraient comme les hommes. Quant à l'Au-delà,

¹ *L'Égypte ancienne*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, 1999, p. 254.

² Trad. Claire Lalouette.

personne n'en était revenu pour confirmer son existence. Alors il ne restait qu'à jouir le plus possible de cette vie. Telle est la philosophie du *Chant du Harpiste*.

Réjouis ton cœur, pour que ton cœur oublie que tu seras un jour béatifié.
Suis ton cœur tant que tu vis,
Mets de la myrrhe sur ta tête,
Habille-toi de lin fin,
(...)
Fais ce que tu veux sur terre.
Ne contrains pas ton cœur.
Il viendra pour toi, ce jour des lamentations !
Le dieu au cœur tranquille n'entend pas les lamentations, [= Osiris, dieu des morts]
Les cris ne délivrent pas un homme de l'autre monde.
(...)
Fais un jour heureux, sans te lasser,
Vois, il n'y a personne qui emporte avec lui ses biens,
Vois, nul n'est revenu après s'en être allé³.

La démocratisation de l'Au-delà

Ce traumatisme affecta aussi la religion qui enregistra deux évolutions majeures :
- L'obtention de la vie éternelle se démocratisa.
- Mais elle ne pouvait s'obtenir qu'après une vie terrestre vécue dans l'observation d'un certain nombre de préceptes moraux.

Jusqu'alors seuls le pharaon et sa famille jouissaient du privilège d'accéder après leur mort à une vie éternelle bienheureuse dans le Ciel, auprès de *Rê*. Là-haut, dans le monde des étoiles, ils devenaient des êtres lumineux. Or, durant la Première Période Intermédiaire, les nobles et le clergé ne se contentèrent pas d'usurper le pouvoir royal. Nouveaux maîtres du pays, ils revendiquèrent encore pour eux et leurs familles ce privilège royal. Ils reprirent donc à leur compte les formules magiques des *Textes des Pyramides* et les firent graver sur les cercueils en bois de leurs défunts⁴.

Quant au peuple qui, durant cette période, souffrit tous les maux et aux yeux duquel la vallée du Nil ressemblait davantage à une vallée de larmes qu'à une vallée d'abondance, il se mit lui aussi à soupirer après une vie meilleure dans l'Au-delà. Cet appel désespéré fut entendu par les prêtres d'*Osiris*. S'appuyant sur le mythe de leur dieu, ils lui promirent à lui aussi le paradis auquel il rêvait. Le culte de ce dieu connut alors un succès grandissant qui se perpétua jusqu'à la christianisation de l'Égypte au III^e siècle de notre ère.

Son nom apparaît pour la première fois sous sa forme écrite dans *Les Textes des Pyramides*, gravé dans les chambres funéraires de la pyramide du pharaon Ounas, mort en ~2380. Et sa première représentation se trouve sur un relief de Djedkarê Isési, son prédécesseur.

La résurrection d'*Osiris* gage de la résurrection de l'homme

Osiris était un dieu qui s'était incarné, avait régné sur Terre, y avait souffert et avait été assassiné. Mais trois jours plus tard, *Isis*, sa sœur, le ressuscitait. Parce qu'il avait partagé avec les hommes souffrance et mort, sa « passion » était propre à émouvoir les Égyptiens. Ils

³ Trad. Pierre Gilbert.

⁴ C'est la raison pour laquelle cette nouvelle version fut appelée *Textes des Sarcophages*.

pouvaient donc le prier en toute confiance. Et de sa résurrection ses prêtres en firent le gage de la résurrection de tout être humain⁵.

Le mythe raconte en effet qu'*Osiris* était avec sa sœur-épouse *Isis* les enfants de *Geb* et *Nout*, la Terre et le Ciel. Il devint le premier roi de la Terre. Il enseigna aux hommes l'agriculture et les bases de la civilisation. « L'être éternellement bon », tel fut le titre que les Égyptiens lui conférèrent. Et ils considérèrent que c'est sous son règne que l'Égypte vécut son âge d'or. Mais si le Bien existe, le Mal aussi existe. *Seth*, son frère, le cœur plein de haine et de jalousie, le tua, dépeça son cadavre et dispersa ses membres à travers l'Égypte.

Isis, sa sœur-épouse, l'Amour divin personnifié, partit les récupérer. Elle les retrouva, à l'exception de son sexe, et recomposa son cadavre. *Anubis*, le dieu qui préside aux funérailles, l'embaumait. À ce moment-là, *Isis*, qui était aussi une grande magicienne, prononça des formules magiques et le ressuscita. Elle s'étendit alors sur son frère-époux, et bien qu'émasculé, *Osiris* parvint à la mettre enceinte d'un fils, *Horus*.

Rê l'envoya alors régner sur le royaume des morts dans lequel il accueille toutes celles et ceux qui, à l'exemple de sa sœur-épouse *Isis*, ont pratiqué sur Terre l'amour, la bonté et la justice et se sont servis de l'embaumement et des formules magiques pour traverser le chemin plein de périls que tous les morts doivent emprunter pour parvenir à son royaume.

La résurrection de tout défunt était à ce point assimilée à celle de ce dieu, qu'il prenait le titre d'*Osiris*.

Mais n'entre pas qui veut au Paradis. La morale placée au cœur de la religion.

Si la magie joua un très grand rôle dans les croyances et les pratiques funéraires des Égyptiens, c'est aussi à cette époque de troubles que le culte d'*Osiris* posa comme exigence majeure pour entrer dans le Royaume éternel une éthique d'amour, de bonté, de justice à respecter sur Terre. Juste rétribution des choses pour tous ceux qui souffraient de l'arrogance des détenteurs de la force. Sur les stèles funéraires de cette époque, on peut y lire très souvent des inscriptions de ce genre :

J'ai donné du pain à celui qui avait faim, de l'eau à celui qui avait soif, un vêtement à celui qui était nu, (...) j'ai fait vivre les affamés de ma province, (...) j'ai protégé le faible de l'emprise du puissant⁶.

Juifs et chrétiens retrouveront telles quelles dans la Bible hébraïque et les Évangiles ces exigences éthiques.

Si les pharaons de cette époque troublée n'eurent pas l'envergure nécessaire pour s'imposer, l'un d'entre eux, cependant, posséda suffisamment de sagesse pour se rendre compte que la force ne saurait se suffire à elle-même, que seul le rétablissement de *Mâat*, c'est-à-dire le rétablissement de la justice, de la miséricorde, de l'aide aux plus démunis, permettrait de redonner au pays la paix qu'il espérait tant. Ce pharaon est Akhty, l'un des derniers rois de la X^e dynastie, et qui composa pour son fils Merikarê, un livre d'*Enseignements* dans lequel il lui conseille :

Fais le bien tant que tu es sur terre.
Soulage l'affligé, n'opprime pas la veuve.

⁵ Deux mille ans plus tard, une autre « passion », suivie d'une autre résurrection, celle du Juif *Jésus de Nazareth*, Dieu incarné pour ses adeptes, deviendra, à son tour, promesse de résurrection et de fin des souffrances dans le partage, avec le Ressuscité, d'une vie éternelle bienheureuse.

⁶ *L'Égypte ancienne*, op. cit., p. 174-175.

N'expulse personne du domaine de son père (...)
Alors cette terre sera bien établie.
Laisse la vengeance à Dieu⁷.

Ces recommandations s'appliquaient aussi aux gens du peuple. Ceux qui n'observaient pas *Mâat* et dont la conduite coupable échappait aux juges du pharaon, devaient savoir qu'au jour de leur mort, ils n'échapperaient pas à la colère de *Rê* qui voit tout, qui entend tout. En revanche, les laissés-pour-compte, les plus démunis, tout particulièrement les veuves, les orphelins et les pauvres, pouvaient compter sur son appui s'ils étaient victimes de l'arbitraire et de la tyrannie des puissants. *Rê* leur rendrait justice et *Osiris* les accueillerait dans son royaume. Durant cette période où la pauvreté se généralisa du fait qu'une minorité accaparait toutes les richesses, beaucoup ne parvenaient plus à offrir aux dieux leurs offrandes habituelles. Germa alors l'idée que l'intention droite était bien plus importante aux yeux des dieux que l'offrande elle-même.

La religion osirienne

Vers 2030, les pharaons réussirent à reprendre le pays en main. Et jusqu'en 1866 environ, celui-ci connut une nouvelle phase de développement. Ces quelques années de prospérité sont connues sous le nom de Moyen Empire.

C'est durant cette période que le culte d'*Osiris* occupa la première place dans la religion égyptienne. Abydos devint la Jérusalem, la Rome, la Mecque des Égyptiens, car c'est à cet endroit que *Seth*, l'assassin d'*Osiris*, avait caché sa tête. Durant toute l'année, des milliers de fidèles venaient le prier sur son tombeau, tout particulièrement du 23 au 30 novembre, semaine sainte durant laquelle les prêtres jouaient la passion et la résurrection d'*Osiris*. À la porte du temple ou dans les « maisons de vie », sortes de « librairies » tenues par des scribes, le fidèle pouvait acheter le *Livre des Morts*⁸ ou certains de ses textes qui lui semblaient les plus efficaces, afin de les emporter avec lui dans la tombe. Lors de son voyage vers le séjour des morts, il réciterait les formules magiques qui lui permettraient de l'atteindre sans encombre.

Nos guides

- Dunand Françoise, *Dieux et hommes en Égypte*, Paris, Éd. Armand Colin, 1991.
- Dunand Françoise, Lichtenberg Roger, Yoyotte Jean, *Les Momies et la mort en Égypte*, Paris, Éd. Errance, 2001.
- *L'Égypte ancienne*, ouv. coll., Paris, Encyclopaedia Universalis, 1999.
- *Encyclopédie des religions*, ouv. coll., Paris, Éd. Bayard, 2000, 2 t.
- Lacarrière Jacques, *Au cœur des mythologies*, Paris, Éd. Gallimard, 1998.
- Lebeau Richard, *Pyramides, temples, tombeaux de l'Égypte ancienne*, Paris, Éd. Autrement, 2004.
- Mainville Odette, Marguerat Daniel, *Résurrection. L'après-mort dans le monde ancien et le Nouveau Testament*, Genève, Éd. Labor et Fides, 2001.
- Mojsov Bojana, *Osiris. Mort et renaissance d'un dieu*, Paris, Éd. Flammarion, 2007.
- Trauckener Claude, *Les Dieux de l'Égypte*, Paris, PUF. Coll. Que sais-je ?, 1996.

⁷ *Ibid.*, p. 259.

⁸ Ce « Livre des morts », nom qui lui fut donné par l'égyptologue allemand Lepsius, en 1842, figure sur un sarcophage daté de ~2000 avant notre ère et découvert en 2020 dans le complexe funéraire de Saqqarah avec une soixantaine d'autres sarcophages.

3.6

~2030

Mésopotamie

Dieux et déesses vivent, eux aussi, toutes les facettes de l'amour

Jusqu'à présent, les premiers écrits religieux mésopotamiens nous présentaient un monde divin semblable à celui de la cour royale, imposant, solennel et un monde de fidèles qui n'éprouvaient envers lui qu'une crainte révérencielle. Pas d'élans mystiques de leur part. Et de la part des dieux, une sèche comptabilité des péchés commis par les hommes et qu'ils ne manquaient pas de sanctionner. Or, tout à coup, des documents datés de la fin du III^{ème} millénaire apportent une bouffée d'air frais vivifiant à cette religion formaliste, ritualiste.

À cette époque, une liturgie pour le moins particulière était célébrée chaque année par le roi-prêtre pour obtenir de bonnes récoltes et de gras troupeaux de la part de la grande déesse de la végétation et de la Vie, *Innana-Ishtar*, et de son époux, le divin berger, *Dumuzi*, « aux mains et au front ruisselant de lait et de crème ». Durant cette célébration, le roi ne se contentait pas seulement de prier ce couple divin et de lui présenter des offrandes, il jouait littéralement l'amour fou qui avait uni, un temps, ces deux amants surnaturels, en passant une vraie nuit d'amour avec une prêtresse, lui, tenant le rôle de *Dumuzi*, elle, celui d'*Innana*.

Des chants et des récitatifs qui servirent peut-être de modèles au fameux *Cantique des Cantiques* de la Bible, accompagnaient cette liturgie.

Un exemplaire de ces chants daté des environs de 2030 a été retrouvé à Uruk.

Ô mon amant, cher à mon cœur,
Le plaisir que tu me donnes est doux comme le miel !
Ô mon lion, cher à mon cœur
Le plaisir que tu me donnes est doux comme le miel !
Tu m'as ravie ! Je suis toute tremblante devant toi !
Que je voudrais déjà, mon lion, être emportée par toi en ta chambre !
Laisse-moi te caresser, mon chéri !
Mon doux chéri, je veux plonger en tes délices³⁴ !

Dumuzi n'était pas le premier des amants de cette déesse enjôleuse. Et comme eux tous, il fut victime de son amour dévorant, insatiable. Comme aucun mâle divin ne parvenait à calmer ses ardeurs folles, cette maîtresse de la Vie pensa combler son incommensurable insatisfaction en cherchant à régner non seulement sur le monde des vivants, mais encore sur celui des morts et devenir ainsi la Maîtresse de l'Univers. Elle descendit donc au royaume des Enfers ravir la couronne à sa sœur, la terrible *Ereshkigal*. Mais il était bien gardé. Sept portes successives le défendaient et nul ne pouvait les franchir qu'en abandonnant un à un tous ses vêtements. *Innana* dut se dévêtir et abandonner tous les talismans protecteurs avec lesquels elle pensait pouvoir vaincre sa sœur. Et il était trop tard pour reculer. C'est donc entièrement nue et sans défense qu'elle se présenta devant sa sœur qui « poussa un cri contre elle, un cri de damnation. La faible femme fut transformée en cadavre qui fut suspendu à un clou ».

La Mort avait été plus forte que la Vie.

³⁴ Cité par Jean Bottéro, in *Au commencement étaient les dieux*, Paris, Éd. Tallandier, 2004, p. 103.

Alors qu'à la même époque, les Égyptiens, à travers le mythe d'*Isis* et d'*Osiris*, affirmaient avec force que l'amour était plus fort que la mort, les Mésopotamiens, au contraire, à travers le mythe d'*Innana-Ishtar*, affirmaient que la mort était plus forte que la vie et que l'amour.

Innana morte, aussitôt la terre dépérit. Les dieux ne reçurent plus aucune nourriture de leurs serviteurs, les hommes, parce que la mort les frappait eux aussi les uns après les autres. Alors le roi des dieux, *Enki*, dépêcha en urgence aux Enfers deux émissaires chargés d'asperger le cadavre d'*Innana* d'eau magique pour la ramener à la vie.

Ce n'est donc pas l'amour, tel celui d'*Isis* pour son époux *Osiris*, qui ressuscita *Innana*, c'est la seule magie.

Mais la loi des Enfers est impitoyable, si *Innana* pouvait remonter au jour, quelqu'un devait prendre sa place. Sur terre, tous les survivants se déroberent, sauf son époux *Dumuzi* qui, fou d'amour, se jeta dans les bras de celle qu'il croyait avoir perdu à jamais. Mais son amour aveugle lui fut fatal. Insensible, *Innana* « poussa un cri contre lui, un cri de damnation : *C'est lui, emportez-le* ». Pauvre époux rejeté, il eut beau supplier, il fut emmené aux Enfers où il fut condamné à y séjourner éternellement chaque hiver. Seule consolation, mais de taille, sa sœur, *Geshtinanna*, décida de l'accompagner dans l'Empire des Trépassés.

Deux lectures de ce mythe peuvent être faites :

La première est celle d'une explication poétique des phénomènes naturels, la seule que pouvaient apporter ces Mésopotamiens qui ne possédaient pas les instruments scientifiques qui sont les nôtres aujourd'hui. Explication de l'exubérance de la Nature, de son foisonnement, de sa prolifération, mais aussi de sa cruauté, de ses débordements, de sa mort hivernale, de sa résurrection miraculeuse au printemps...

La seconde est celle d'une réflexion sur l'amour :

- l'amour passion tue, détruit, consume ceux qui en sont les victimes ;
- l'amour conjugal peut ne pas faire le poids face à un amour-passion. Et lui aussi peut conduire à la mort, au désespoir, lorsqu'il s'aveugle ;
- Seul, l'amour désintéressé, représentée par *Geshtinanna*, qui peut aller jusqu'au sacrifice suprême, est l'amour véritable.

Les Mésopotamiens ne renièrent aucune facette de l'amour quelle qu'elle soit. Elles font toutes partie de la Vie, de la Mort. Témoins ces serviteurs et servantes et soldats qui descendaient, semble-t-il, volontairement dans la tombe de leur roi pour l'accompagner dans l'Au-delà, après avoir absorbé un poison³⁵.

Et pour chacune de ces facettes, un dieu, une déesse pouvaient être priés, suppliés, car eux aussi, à l'image des humains, vivaient de telles amours et comprenaient la souffrance de toutes celles et ceux qui en étaient les victimes.

Les archéologues ont retrouvé, sur une tablette écrite aux environs de 1750, cette prise à témoin d'*Innana-Ishtar*, patronne de l'amour libre, par une amante délaissée pour une autre :

Je te demeurerai fidèle.
M'en soit témoin Ishtar-la-Souveraine.
Mon amour prévaudra.
Et sera confondue cette mauvaise langue.
Désormais je m'accroche à toi.
Et je compenserai ton amour par le mien ! (...)
Mais non, elle ne t'aime pas !

³⁵ De 1922 à 1934, à Ur, l'archéologue britannique, Sir Leonard Wooley mit à jour 1840 tombes, parmi lesquelles des tombes royales datant d'environ 2500 avant notre ère, et dans lesquelles il retrouva 74 personnages qui avaient accompagné leur roi dans la tombe. Cf. Oliphant Margaret, *Atlas du Monde antique*, Paris, Éd. Solar, 2001, p. 19.

Qu'Ishtar-la-Souveraine la confonde.
Et qu'elle perde, comme moi, le sommeil.
Qu'elle demeure des nuits bouleversée et accablée³⁶ !

Au contraire du futur monothéisme judéo-chrétien qui comparera l'amour indéfectible de Dieu pour son peuple et pour chaque homme à l'amour tendre et fidèle d'un mari pour son épouse, le polythéisme mésopotamien dit de l'amour divin qu'il est semblable à l'amour humain : fou, tendre, passionné, fidèle, changeant, cruel, désintéressé, héroïque...

Notre guide

Bottéro Jean, *Au commencement étaient les dieux*, Paris, Éd. Tallandier, 2004.

³⁶ Cité par Jean Bottéro, in op. cit., p. 99.